

Essai

Manouane Beauchamp, Jean-Paul Beaumier, Michèle Bernard, Gaétan Bélanger, Roland Bourneuf, Yvan Cliche, Andrée Ferretti, Jean-Guy Hudon, Yves Laberge, Laurent Laplante, François Lavallée, Hélène Lépine, Michel Nareau, Cyril Schreiber et Vincent Thibault

Numéro 131, été 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69601ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beauchamp, M., Beaumier, J.-P., Bernard, M., Bélanger, G., Bourneuf, R., Cliche, Y., Ferretti, A., Hudon, J.-G., Laberge, Y., Laplante, L., Lavallée, F., Lépine, H., Nareau, M., Schreiber, C. & Thibault, V. (2013). Compte rendu de [Essai]. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (131), 38–53.

post-URSS, désobéissance civile, photographie



Frédéric Lavoie
ALLERS SIMPLES
 AVENTURES JOURNALISTIQUES
 EN POST-SOVIÉTIE
 La Peuplade, Chicoutimi, 2012,
 371 p. ; 26,95 \$

Après avoir habité Chicoutimi et Québec, puis Moscou, à partir d'où il faisait des incursions dans les pays de l'ex-URSS, Frédéric Lavoie est aujourd'hui installé à Mumbai, en Inde. Le journaliste bourlingueur est un de ces *étonnants voyageurs* qui parcourent le vaste monde, l'observent et, surtout, le racontent. Malgré – ou en raison – de son âge, la jeune trentaine, ses implacables écrits sont fascinants. Dans *Allers simples*, il dévoile ses aventures euro-asiatiques, de la Biélorussie à la Géorgie, en passant par l'Abkhazie, la Tchétchénie ou encore l'Ouzbékistan ou le Turkménistan.

D'entrée de jeu, l'auteur nous dévoile ses carnets de prison écrits en 2006, alors qu'il purgeait une peine de quinze jours à Minsk (Biélorussie), pour cause de rassemblement sur la voie publique. Il couvrait alors une manifestation d'opposants au régime le soir de l'élection. À l'époque, l'événement avait fait la une des journaux. Son fascinant témoignage nous plonge froidement dans la folie post-soviétique. « Mais je ne m'adresse pas à des hommes. Je parle aux rouages déresponsabilisés d'un système autoritaire qui ne connaît pas d'erreur. Moi non plus je ne suis plus personne. »

Pendant son emprisonnement, il se lie d'amitié avec quelques compagnons d'infortune et leur traduit en russe les grands poètes du Québec : « [...] les deux avant-dernières phrases de 'La marche à l'amour' de Gaston Miron [...] : 'Je n'attends pas à demain, je t'attends / Je n'attends pas la fin du monde, je t'attends' ».

Au fil des jours et des années, Lavoie remplit ses petits carnets de notes et de dessins. Reporter sans attaches, journaliste indépendant, il s'offre le luxe de la pleine liberté. Il va là où il veut aller, il raconte ce qu'il veut raconter. Un jour, il décide de rassembler ses écrits et de les publier. Pas tous, seulement les plus révélateurs. « J'ai voulu relater les épisodes qui me semblaient les plus significatifs afin de donner une vue d'ensemble de la région. » Le généreux témoignage informe autant sur les mœurs et la culture d'un pays que sur son climat politique ou ses enjeux économiques. Et c'est là que le récit du journaliste vaut son pesant d'or.

Difficile de ne pas comparer Frédéric Lavoie à un Nicolas Bouvier ou à un Jack London québécois, dont les anecdotes seraient par contre d'une brûlante actualité. *Allers simples* allie des témoignages de vie d'ex-Soviétiques épuisés, rigolos ou marginaux à des réflexions sociopolitiques percutantes. Le proverbe ne dit-il pas : « Les voyages forment la jeunesse » ? Lavoie ajoute en entrevue : « Vivre à l'étranger, c'est une

façon de devenir une meilleure personne ».

Le reporter amène le lecteur au cœur de la « Post-Soviétique » et même jusqu'à Saransk, en Mordovie, république devenue tristement célèbre récemment parce qu'une des Pussy Riot y est emprisonnée, et aussi, ironie du sort, parce que l'acteur Gérard Depardieu, détenteur d'un passeport russe, s'y est vu proposer le poste de ministre de la Culture.

Pour suivre le journaliste sur Twitter : @Fredotchka.

Michèle Bernard

Guy Durand
LA DÉSOBÉISSANCE CIVILE ET NOUS
 À L'ÉCOLE DE GANDHI ET DE LUTHER KING
 Fides, Montréal, 2013, 103 p. ; 9,95 \$

Guy Durand, professeur émérite de l'Université de Montréal, est théologien et juriste spécialisé en éthique. Dans son nouvel ouvrage, un opuscule d'une centaine de pages, il propose une réflexion sur la désobéissance civile qui l'amènera à émettre des observations et commentaires à propos du printemps érable. D'abord, il fait un survol des principaux exemples de désobéissance civile dans l'histoire. Antigone, Jésus, Origène, Léon Tolstoï et, surtout, Mahatma Gandhi et Martin Luther King ; tous ont refusé de se conformer à des lois ou à des autorités qu'ils jugeaient iniques.

Par la suite, Guy Durand s'arrête sur les termes « éthique » et « morale » « pour mieux [en] comprendre les tenants et les aboutissants ». Il veut également illustrer en quoi ces deux expressions se distinguent du droit et de la déontologie. Plus loin, il remonte à l'origine des expressions « désobéissance civile » et « objection de conscience », qu'il distingue et définit. Il évoque alors Henry David Thoreau et son essai fondamental, *La désobéissance civile*, paru en 1849.

Ce n'est qu'ensuite qu'il aborde le printemps érable, à propos duquel il déclare d'emblée : « Pour porter un jugement adéquat sur les événements du printemps 2012, il faudrait connaître

Insondable Congo

La partie orientale de la République démocratique du Congo (RDC), en Afrique centrale, est assurément l'une des plus dangereuses qui soient. Région de troubles politiques, région de guerres, région de maladies, ce territoire autour du fleuve Congo, dont le seul nom évoque les fortes images décrites par l'écrivain Joseph Conrad dans son chef-d'œuvre *Au cœur des ténèbres*, n'est pas pour le touriste de passage. Il faut beaucoup de cran, et particulièrement de la part d'une femme occidentale, pour s'y aventurer pendant une longue période, hors de tout le confort connu chez nous.

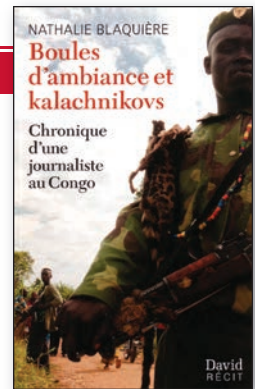
C'est donc un tour de force qu'a accompli Nathalie Blaquièrre, ex-journaliste à Radio-Canada : simplement d'y être allée, d'y avoir vécu, et de rapporter un témoignage. Boursière pour un travail de quelques mois à Radio Okapi, formidable projet financé par l'ONU dans le but de livrer une information de qualité à des régions aux prises avec des conflits, l'auteure livre un compte-rendu détaillé de sa vie là-bas, de ce qu'elle y a vu, ressenti. « Partout, la détresse, la pauvreté et les conflits recouvrent la vie d'une épaisse couche de misère, d'une cruelle réalité. »

Son reportage assouvi la soif de tous ceux et celles qui, comme moi, sont depuis longtemps avides de mieux connaître ce coin de l'Afrique d'où nous parviennent des informations souvent macabres, défiant tous nos repères. Son témoignage nous confirme la déchéance de ce pays : agressions sexuelles, assassinats, enfants soldats, enfants abandonnés dans la rue, tueries, corruption, absence de l'État, gravissimes méfaits de l'armée nationale contre ses propres citoyens, religiosité fiévreuse, et – eh oui – cannibalisme, tout cela existe bel et bien sur ce territoire si singulier. Mais tous ces revers côtoient aussi une bonne humeur teintée d'un humour quasi enfantin.

Les derniers chapitres du livre sont particulièrement bouleversants. À la toute fin de son séjour, Nathalie Blaquièrre, toujours animée de la passion de mieux percer les mystères du pays, tente de se lier avec un ex-tortionnaire accusé d'avoir tué des soldats de l'ONU, et depuis écroué en prison. On touche, un peu, au passé de l'individu, assez pour mieux comprendre sa vie, entachée de la prégnance de la loi du plus fort, qui est celle, implacable, de ce pays.

Le seul reproche que je puisse timidement faire à l'ouvrage, que j'ai dévoré en quelques heures, sans pouvoir l'abandonner : il ne contient aucune plongée dans le passé du pays, dans son histoire torturée, marquée par le colonialisme et la dictature de Mobutu, et il n'explique pas les sources de son conflit avec le Rwanda voisin ainsi que d'autres enjeux du même type. Mais la réponse à cette critique se trouve dans le titre même du livre : « boules d'ambiance », et sur ce plan, soit une description fine de l'atmosphère qui règne actuellement dans ce Congo si insondable, cet ouvrage bien écrit est à recommander. Chaudement.

Yvan Cliche



Nathalie Blaquièrre

BOULES D'AMBIANCE ET KALACHNIKOVS

CHRONIQUE D'UNE JOURNALISTE AU CONGO

David, Ottawa, 2013, 374 p. ; 24,95 \$

parfaitement les faits ; il faudrait un inspecteur Columbo, ce que je ne suis pas. À la suite de l'étude précédente, je m'essaierai pourtant à quelques réflexions ».

Après avoir rappelé quelques statistiques et énuméré un certain nombre de repères chronologiques qui ont marqué les événements de l'an dernier, l'auteur, comme il l'a annoncé, formule certaines remarques. Il déclare notamment : « Il ne faut pas identifier *manifestation* et *droit de manifester* avec la

désobéissance civile. On peut, en effet, manifester contre toutes sortes de choses, faire des rassemblements et des marches sans qu'il y ait *désobéissance*. [...] Compte tenu de ces rappels, on peut déjà soupçonner que les actions de vraie désobéissance civile n'ont pas été aussi nombreuses qu'on l'a souvent laissé entendre ».

Guy Durand affirmera enfin que la désobéissance civile peut être justifiée, selon les circonstances.

Gaétan Bélanger

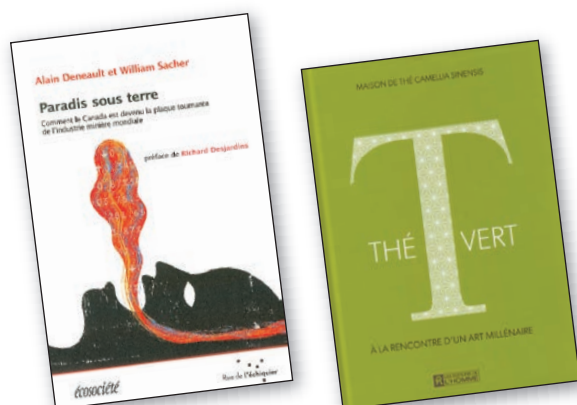
Mia et Klaus

LA BEAUTÉ DU MONDE

Du Passage, Outremont, 2012, 96 p. ; 24,95 \$

Depuis longtemps, les épithètes se sont épuisées vainement à tenter de rendre justice aux photographies du couple Mia et Klaus. Privilégiant le plus souvent le noir et blanc, leurs albums forçaient l'agité à s'arrêter, à prendre conscience des horizons immenses comme des finesse de la fleur, à suspendre un instant toute fébrilité. Ce recueil va pourtant un cran

minières, art du thé



plus profondément dans l'étreinte du regard sur la beauté : des textes lourds de pertinence et d'élégance viennent, en effet, accompagner et enrichir de leur sagesse souvent millénaire et de leur pertinence un superbe jeu de photographies choisies.

En agençant cette connivence du texte et de la photographie, Mia Matthes a situé au cœur de sa démarche la relation entre l'Être suprême et la beauté du monde. Ayant nommé Dieu, écrit-elle, « j'ai dit la mer et les ruisseaux, les fleuves, la vague qui déferle et le vent qui la pousse, les pluies de sable blanc et les grèves, les grands tourbillons et la brise ». Cette courte introduction, à deux doigts du panthéisme et à cent lieues d'un cartésianisme desséchant, fait prévoir qu'aucun culte circonscrit et hégémonique ne monopolisera la Beauté répandue dans le cosmos. Mia Matthes puise d'ailleurs à mains ouvertes et équitables dans les textes sacrés des différentes religions. De Jean de la Croix à Rabindranâth Tagore en passant par Rav Abraham Kook et Martin Buber, les plus fervents mystiques cheminent depuis leurs sources respectives pour mieux rendre à la Beauté l'hommage d'un commun respect. « Et je vis, écrit dans cet esprit le chef sioux Cerf-Noir, que le cercle sacré de mon peuple était l'un des nombreux cercles qui n'en font qu'un [...]. Et je vis que c'était sacré. »

On ne devra pas s'étonner qu'aucune présence humaine ne se manifeste dans ce recueil. Seuls témoignent les éléments et les végétaux, comme si eux seuls étaient de taille à nouer le dialogue avec l'Être dont la présence s'étend partout. On ne s'étonnera pas davantage si les couleurs, que Mia et Klaus ont toujours contenues dans d'étroites limites et souvent laissées en touche, ne dressent encore la tête qu'avec une élégante parcimonie. Tout l'album est de cette eau : discret, pudique, silencieusement habité d'une Présence généreuse. Il prolonge une impressionnante série d'albums élégants publiés aux éditions du Passage.

Laurent Laplante

Alain Deneault et William Sacher PARADIS SOUS TERRE

COMMENT LE CANADA EST DEVENU LA
PLAQUE TOURNANTE DE L'INDUSTRIE
MINIÈRE MONDIALE

Écosociété, Montréal, 2012, 188 p. ; 23 \$

Rapportant les données du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international, Alain Deneault et William Sacher nous apprennent que « plus de 75 % des sociétés mondiales d'exploration ou d'exploitation minière ont leur siège social au Canada et près de 60 % de celles qui sont cotées en bourse s'enregistrent à Toronto ». Pourtant, ces entreprises sont actives partout dans le monde,

en particulier dans le Sud. Comment une telle concentration s'explique-t-elle, dans un pays dont l'importance financière ne peut se targuer d'être parmi les premières dans le monde ? « [C]e sont *a priori* les avantages juridictionnels et réglementaires réservés par le Canada à ce secteur d'activité qui attirent les manœuvriers. »

Plus précisément, la bourse canadienne favorise considérablement la spéculation ; l'État accorde d'importants avantages fiscaux au secteur minier ; la législation ne menace pas ou peu les activités illégales, voire criminelles, des sociétés lorsqu'elles se produisent outre-frontière, elle protège plutôt contre les allégations ou accusations publiques qui sont aisément muselées par des poursuites-bâillons.

The Globe and Mail, un journal pourtant réputé conservateur, déclare, dans son édition du 6 août 2009, qu'au Canada, les peines portent bien moins à conséquence qu'aux États-Unis, l'administration judiciaire est lente, les libérations conditionnelles généreuses. L'aspect juridique n'est pas seul en cause. L'activité des sociétés minières canadiennes dans le Sud peut porter atteinte aux droits de la personne, saccager les écosystèmes, nuire à la santé publique, corrompre les institutions politiques et saigner les programmes fiscaux.

En dénonçant les excès des sociétés extractives internationales enregistrées au Canada, les auteurs espèrent sans doute encourager un meilleur encadrement de ce secteur. Pourtant, au contraire, en ce moment « [l]e modèle canadien tend à inspirer les Européens dans la course vers le bas que se livrent les institutions publiques du monde au chapitre de la (dé-)réglementation économique ».

Paradis sous terre intéressera tous ceux et celles qui sont soucieux notamment de la mondialisation, de l'économie, de l'environnement, des institutions politiques et des droits de la personne.

Gaétan Bélanger

Nombreuses sont les villes qui, au cours des précédentes décennies, ont été développées pour et par l'automobile. Les voies rapides se multipliaient, balafrant au passage des quartiers entiers, les stationnements pullulaient, et il n'était pas rare de voir se dresser des barrières de métal aux intersections pour faire obstacle au passage des piétons et assurer la priorité aux voitures. Cette conception de l'urbanisme a eu de nombreuses conséquences négatives, aujourd'hui bien documentées, dont les plus notoires sont les problèmes de santé publique liés à l'immobilisme des individus ou à leur isolement. Pour contrer ces problèmes, d'aucuns ont suggéré de transformer les villes afin de leur redonner une dimension humaine. Seulement voilà, ce n'est pas en aménageant des espaces verts, des pistes cyclables, ou en élargissant les trottoirs qu'on voit nécessairement les humains se réapproprier la ville. Pour que ces projets atteignent leurs objectifs, il faut étudier l'humain afin de comprendre comment il interagit avec son environnement immédiat, que ce soit en analysant le rythme et la longueur de son pas lorsqu'il marche ou son champ de vision, pour saisir ce qu'il voit. C'est ainsi que l'auteur fait remarquer, entre autres choses, qu'il est judicieux d'aménager les façades des édifices, résidentiels ou commerciaux, en y incorporant de nombreux détails. La présence de ces éléments visuels rapprochés a pour conséquence de ralentir l'humain, qui voudra assouvir une certaine curiosité, et ce, qu'il se déplace à pied, à vélo ou en voiture.

Dans cet ouvrage, l'urbaniste Jan Gehl explique et démontre les théories à employer afin de construire des villes à échelle humaine. Après avoir été traduit en de nombreuses langues, dont le japonais, le russe, l'espagnol et le portugais, le livre est enfin disponible en français, fruit d'une collaboration entre les éditions Écosociété, le Centre d'écologie urbaine de Montréal, l'Ordre des urbanistes du Québec et Mission Design. Un ouvrage essentiel non seulement pour les urbanistes et architectes, mais aussi pour les citoyens qui veulent comprendre les dynamiques urbaines afin d'améliorer la vie de leur quartier.

Manouane Beauchamp



Jan Gehl

POUR DES VILLES À ÉCHELLE HUMAINE

Écosociété, Montréal, 2012, 212 p. ; 42 \$

Maison de thé *Camellia Sinensis*

THÉ VERT

À LA RENCONTRE D'UN ART MILLÉNAIRE

L'Homme, Montréal, 2012, 172 p. ; 24,95 \$

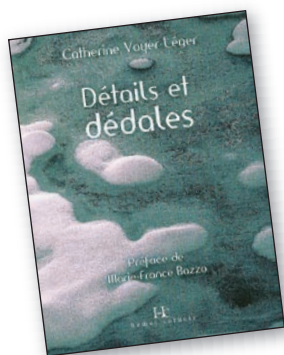
Je me souviens de cette fois où, dans l'apaisante maison de thé sur la rue Saint-Joseph à Québec, j'avais levé les yeux de quelque théière en terre cuite et m'étais mis à lire les discrètes descriptions affichées çà et là. L'auteur en moi y avait vu le souci du travail bien fait : ces notes, qui en d'autres circonstances auraient pu relever de la plus pure banalité, étaient si adroitement rédigées que j'en avais félicité l'équipe. C'est peut-être aussi cela, l'esprit, la voie du thé : porter attention aux petites choses du quotidien, s'y adonner sans affectation, le cœur léger, ne pas chercher à créer la beauté, plutôt la laisser se dévoiler, car

déjà elle est là, dans les mots, dans la tasse, dans les feuilles.

Des notices aux livres, il y avait plus d'un pas. Disons plutôt des années de recherches, de voyages, de passion. Et cela n'aura pas été vain. Car si le deuxième ouvrage de la Maison de thé *Camellia Sinensis* a pour sous-titre *À la rencontre d'un art millénaire*, ces braves gaillards semblent avoir réussi à faire un livre tout à fait intemporel.

Rares sont les livres dont on peut dire qu'ils sont parfaits, ou presque. Admirables tant pour leur présentation que pour leur contenu. *Thé vert* est assurément de ceux-là. Le livre-objet, d'abord : voyez le choix du format, du papier, des photos et dessins, de la typographie... Mais à l'instar du *Bai Ye*, thé vert chinois qui satisfait aux plus hautes exigences esthétiques, le contenu se savoure aussi. À

petite ou à grande dose, à la théière ou au *gaiwan*, sans regret en tout cas. Les experts y partagent une vision intimiste du thé, nous faisant voyager à leurs côtés... Ils nous font remonter le temps, nous dévoilent des mystères impériaux, nous dressent le portrait de cultivateurs – que la Maison, qui fait ses propres importations, semble traiter avec le plus grand respect. Fragments de poèmes anciens, anecdotes historiques, déambulations dans les plantations, entrevue avec un maître potier, passage au laboratoire et même à la cuisine... Tout y passe, et toujours dans un français irréprochable, mais sans une once de snobisme que l'on retrouve parfois dans les cercles d'amateurs branchés. La dernière section, « Explorer la matière », fournit aussi des index et annexes fort appréciés et résumant bien l'affaire. ►



Un livre qui convertira le sceptique et fera les délices du connaisseur, sans rebuter le néophyte. Sans doute fallait-il la sensibilité d'une équipe de goûteurs de thé pour trouver ce précieux équilibre.

Vincent Thibault

Catherine Voyer-Léger DÉTAILS ET DÉDALES

Septentrion, Québec, 2013, 340 p. ; 24,95 \$

Du numérique à l'imprimé : le schéma traditionnel est ici inversé. Parus d'abord sur le blogue du même nom, les textes composant *Détails et dédales* bénéficient d'une publication papier chez Septentrion, dans la collection « Hamac-Carnets », qui se spécialise dans cette tendance de plus en plus importante. Catherine Voyer-Léger (CVL), directrice du Regroupement des éditeurs canadiens-français, blogueuse donc, et tweeteuse hyperactive, passe ainsi du statut d'intellectuelle virtuelle à celui d'intellectuelle réelle, émancipée du carcan du Web, légitimée en quelque sorte par cette publication.

C'est dans la première partie, « Détails », qu'on trouve les meilleures pages de l'ouvrage. Explorant plusieurs sujets, cependant toujours traversés par une position pro-intellectualisme, Catherine Voyer-Léger brosse un portrait juste, parfois terrible, de la société québécoise au jour d'aujourd'hui. Elle réfléchit notamment sur la liberté d'expression – qu'elle défend – de certaines personnalités publiques à contre-courant lors du printemps érable. Chaque

Un maître-livre

L'historien et ex-novice dominicain Guy Laperrière nous offre ici un livre « bref [...] simple et direct » sur « l'essentiel de ce qu'un honnête homme devrait savoir sur les communautés religieuses au Québec », depuis les origines, au début du XVII^e siècle, jusqu'à nos jours.

Après un rappel de quelques notions fondamentales sur la vie religieuse et un survol historique de l'ensemble des communautés du monde catholique, en introduction, l'auteur consacre la première partie de son ouvrage à l'arrivée en Nouvelle-France des récollets et des jésuites, en 1615 et 1625 respectivement, puis des ursulines et des augustines, en 1639. Il résume la fondation des premières institutions qui furent alors créées, évoquant ainsi les figures connues des Marie de l'Incarnation, François de Laval, M^{gr} de Saint-Vallier, Jeanne Mance, Marguerite Bourgeoys, Marguerite d'Youville et autres frères Charon. L'historien souligne aussi le vigoureux élan missionnaire de 1630 à 1660 et la sombre période que furent pour l'Église catholique d'ici les 80 ans de Régime britannique (1760-1840).

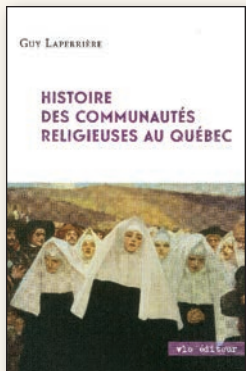
Dans sa deuxième partie, Guy Laperrière décrit le puissant développement qu'ont connu les communautés de 1840 à 1900, en particulier chez les femmes, et signale l'action énergique en ce domaine de M^{gr} Ignace Bourget, « figure dominante du catholicisme québécois » à son époque. Cet évêque déploya beaucoup de zèle pour recruter des communautés françaises et stimuler la fondation de congrégations du cru. L'action exceptionnelle des unes et des autres s'est manifestée dans leurs sphères d'attribution respectives (éducatives, hospitalières et caritatives) et fut également visible dans l'encadrement des centres de pèlerinage et dans le développement de communautés contemplatives et de communautés au service du clergé. Vers la fin du XIX^e siècle, le mouvement anticlérical en France a mené à des lois scolaires et militaires qui furent à l'origine de l'expulsion de congrégations et de la migration de plusieurs d'entre elles au Québec.

La troisième partie s'attarde aux années 1900-1960, où les communautés ont connu en territoire québécois un « essor maximum ». Les mesures anticongrégationnistes françaises ont provoqué un afflux considérable de religieux et de religieuses, dont une majorité de frères enseignants. L'apostolat missionnaire est à nouveau pris en compte dans ses différentes manifestations. Guy Laperrière évoque la place prépondérante de la religion au Québec dans les années 1920 et 1930, et jusqu'aux années 1960, en rappelant les dévotions des Québécois, la publication de

chronique faisant trois ou quatre pages, le message n'en est que plus percutant, plus direct. Les textes sont à la fois fixés dans un contexte et intemporels. Il serait trop long de dresser la liste des passages dont on aurait voulu être l'auteur, tant les premiers textes du recueil contiennent un propos intelligent, bien déployé, et surtout nuancé. Et même si être d'accord avec Voyer-Léger ne va pas automatiquement de soi (notamment dans ses prises de position ouvertement féministes, prisme parfois partiel dans l'analyse d'une situation donnée), on ne peut

qu'applaudir cette « adversaire » coriace car compétente.

Changement de paradigme dans « Dédales » : comme le titre de cette partie l'indique, Catherine Voyer-Léger nous plonge dans les dédales de sa psychologie. Au programme, des textes beaucoup plus personnels, peut-être moins universels. Moins évidents de pertinence en tout cas. Après la CVL cérébrale, la CVL émotive. S'il est toujours agréable (pour ne pas dire voveur) de plonger dans l'intimité d'un auteur, et notamment dans sa consom-



nombreuses annales, les mouvements de jeunesse, la résurgence du catholicisme social des Georges-Henri Lévesque, Joseph-Papin Archambault, Richard Arès et Lionel Groulx. Il relève encore la place de choix des religieux dans le système d'éducation au Québec et dans le monde de l'édition, le rôle de l'État dans les questions sociales, le combat des religieux contestataires, du père Lévesque au frère Untel...

Une quatrième et dernière partie examine la jonction de la Révolution tranquille et du concile Vatican II, et les profondes transformations qui en sont issues : sécularisation de la société québécoise, laïcisation des institutions (hôpitaux, orphelinats, collèges, écoles normales), nouvelle spiritualité charismatique, réorganisation des communautés...

La lecture terminée, on s'étonne de la quantité de sujets abordés par Guy Laperrière, qui s'appuie sur la consultation de très nombreuses études. L'historien touche par exemple aux considérations politiques qui ont joué en Nouvelle-France et à des questions concrètes comme la dot à fournir par les religieuses, les biens matériels des congrégations et l'abandon en trois étapes du costume des sœurs. Il expose sur un ton neutre les tensions et querelles de juridiction entre communautés, les fusions et scissions internes, les incompatibilités, contentieux, frictions, tiraillements et démêlés avec l'évêque, avec le roi, avec les Amérindiens... Il n'évade pas leurs mauvais coups en évoquant les orphelins de Duplessis, les pensionnats autochtones, les religieux pédophiles...

Bref, un maître-livre, objectif, succinct et documenté, que cette *Histoire des communautés religieuses au Québec*.

Jean-Guy Hudon

Guy Laperrière

HISTOIRE DES COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES AU QUÉBEC

VLB, Montréal, 2013, 331 p. ; 29,95 \$

mation de culture, on doute ici de l'utilité – à long terme – de certaines chroniques, écrites peut-être sur le coup de l'émotion, mais qui ne vieilliront pas aussi bien que les chroniques plus sociales, plus politiques – paradoxal mais vrai.

N'empêche, voilà un ouvrage bien précieux car intelligent, qu'il faut mettre entre les mains du plus grand nombre de lecteurs possible : *Détails et dédales* contribue au développement intellectuel d'un peuple, avec un langage simple mais riche et un propos ample et nuancé.

Cyril Schreiber

Salman Rushdie

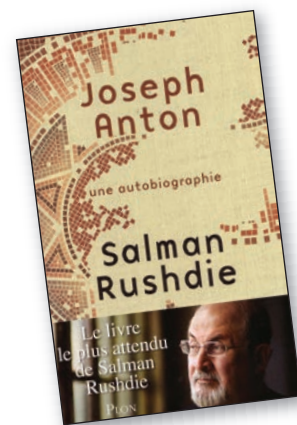
JOSEPH ANTON

UNE AUTOBIOGRAPHIE

Plon, Paris, 2012,

736 p. ; 39,95 \$

Malgré ses milliers de lecteurs, Salman Rushdie est surtout connu pour la sentence de mort que lui a servie un pontife de Téhéran. Même si la *fatwa* a graduellement perdu son vitriol, elle aura empoisonné la vie de Rushdie pendant des années. Il prend ici plaisir à raconter ce drame.



Habilement, Rushdie se raconte à la troisième personne ; il cherche là une apparence de neutralité. Ce n'est pas lui, du moins pas tout à fait lui, qui pardonne à Rushdie ses erreurs d'appréciation, qui exacerbe les litiges, qui tente d'harmoniser les droits sacrés de la liberté littéraire et les pusillanimités de la Special Branch ! Cette (fausse) distanciation est d'autant plus efficace que la liberté que réclame Rushdie mérite tous les cultes : qui, sauf le fanatique, poignarderait un romancier pour *lèse-credo* ?

Déterminé à dramatiser une condamnation pleinement injustifiée, Rushdie multiplie les preuves de la bêtise politique, de la frilosité policière et du calcul corporatif. Les compagnies aériennes, y compris British Airways, lui refusent leur accès ; de nombreuses frontières, et même celles de l'Inde, son pays d'origine, lui sont fermées ; les éditeurs boudent ses œuvres ; la police occupe sa maison et l'affuble d'un pseudonyme... Seules quelques amitiés fidèles et courageuses résistent à l'affolement.

Malgré l'art de Rushdie et les gestes honteux ou ridicules de ceux qui se prémunissent contre sa présence, *l'ermite malgré lui* n'attire pas toujours la sympathie. Ses réactions sont souvent erratiques, inadaptées, intempestives. Il s'aventure dans des négociations en forme de traquenards et y gaspille sa crédibilité. « Il était tombé, écrit sa commode troisième personne, dans le piège de son désir d'être aimé et n'avait réussi qu'à



s'affaiblir et à passer pour un idiot, à présent il en payait le prix. » Il déroutera ainsi plusieurs de ceux qui défendaient ses vues. Fort d'une cause admirable et de l'appui des PEN clubs, il décrira quand même ses adversaires en termes injurieux : « Le plus direct et le plus dangereux était une sorte de nain de jardin à la barbe grise répondant au nom de Kalim Siddiqui ». Sans raison valable, il jette en pâture à la curiosité publique telle bourde de son jeune fils. Le même manque de discrétion l'amène à des inélégances comme celle-ci : « Une autre chose se produit à Paris. Caroline Lang, la fille belle et brillante de Jack Lang, vint un après-midi lui tenir compagnie à l'hôtel de l'Abbaye, et à cause de sa beauté, du vin, de ses problèmes avec Elizabeth, ils couchèrent ensemble, aussitôt après ils décidèrent de ne plus recommencer mais de rester amis. Après quelques heures passées en sa compagnie il devait intervenir à la télévision dans l'émission 'Bouillon de culture' de Bernard Pivot, et il eut l'impression que le remords provoqué par son infidélité l'amena à donner une piètre image de lui-même ».

Le romancier ne méritait certes pas une condamnation à mort, mais sa défense ne justifiait pas non plus ce cabotinage. Comme quoi un fabuleux conteur peut cacher un piètre plaideur.

Laurent Laplante

H-Paul Chevrier

LE CINÉMA DE RÉPERTOIRE

ET SES MISES EN SCÈNE

L'instant même, Québec, 2012, 341 p. ; 24,95 \$

En se centrant sur les cinémas nationaux ou sur ce que Dominique Noguez nommait fort justement « le cinéma autrement », ce troisième livre de H-Paul Chevrier aurait pu s'intituler *Histoire du cinéma depuis 1960*. Cet enseignant et critique de films a compris depuis longtemps que le cinéma de qualité ne se trouve désormais plus sur les écrans commerciaux et dans les multiplexes, mais bien dans les festivals et les salles de répertoire.

Le tour d'horizon ici proposé est diversifié et aucun acteur important n'en est absent : Bresson, Bergman, Resnais, Jancsó, Buñuel, mais aussi Cassavetes, Watkins, Tarkovski, et puis leurs continuateurs les plus populaires : les frères Coen, Wong Kar-wai et tant d'autres « cinéastes postmodernes » qui, selon Chevrier, « s'assèchent dans le maniérisme » et « baignent dans le dilettantisme ».

Ouvrage pédagogique d'une grande clarté, ce livre inclut entre autres des listes et des tableaux thématiques très utiles portant successivement sur les films essentiels du cinéma moderne, ceux du cinéma politique, les films postmodernes, les films numériques. L'autre point fort de ce livre est de fournir des

catégories stylistiques qui facilitent le repérage : le cinéma minimaliste de Béla Tarr, le cinéma baroque de David Lynch ou le cinéma réflexif d'Atom Egoyan, par exemple.

H-Paul Chevrier n'est pas tombé de la dernière pluie et ses jugements sont souvent lucides, notamment à propos de l'écrasante culture de masse émanant des États-Unis : « Hollywood produit 10 % des films dans le monde, mais occupe 85 % du temps-écran en Amérique et en Europe. Il a su accaparer toute la distribution, ce qui lui permet d'écouler ses navets et surtout d'y amasser 55 % des recettes ».

Dans des formules concises et presque ironiques, l'auteur réussit admirablement à synthétiser un certain cinéma d'auteur caractéristique des années de l'apogée du septième art : « Le cinéma moderne des années 1960, c'est d'abord le cinéma dédramatisé d'Antonioni », caractérisé par le plan-séquence. Et depuis 30 ans, en cette période de disette cinématographique, « on en arrive à présenter comme géniaux des films plus ou moins abstraits, expurgés de leur contexte socioculturel, et vantés pour leur seule valeur formelle ».

Par son exhaustivité et sa rigueur, l'auteur nous offre avec *Le cinéma de répertoire et ses mises en scène* l'un des meilleurs bilans du cinéma mondial des cinquante dernières années. Cependant, on ne peut que déplorer l'absence de certains films québécois dans ce vaste panorama.

Yves Laberge

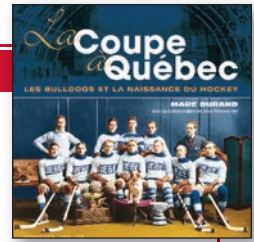
Hervé Kempf

FIN DE L'OCCIDENT, NAISSANCE DU MONDE

Seuil, Paris, 2013, 154 p. ; 21,95 \$

Qu'on soit davantage de droite ou de gauche, on ne peut être insensible au message de Hervé Kempf : malgré les inégalités qui subsistent dans le monde, nous sommes maintenant engagés dans une « grande convergence » ; tous, en effet, faisons face à une grave menace écologique.

Une autre histoire du hockey



L'histoire du hockey au Québec est souvent synonyme du Canadien de Montréal, tant la jonction entre la fierté nationale et cette équipe a été ressassée, publicisée, notamment à travers la figure de Maurice Richard. Pourtant, les débuts du hockey au Québec sont beaucoup plus divers que ce récit d'héroïsme du club des Habitants. Dans *La coupe à Québec, Les Bulldogs et la naissance du hockey*, le journaliste Marc Durand nous convoque à une autre histoire, celle de l'essor du hockey dans la ville de Québec, surtout à l'émergence du premier club professionnel, équipe qui obtiendra la coupe Stanley en 1912 avant même que le Canadien mette la main sur le précieux trophée.

Le livre de Durand est visuellement magnifique, rempli d'images d'archives, de photos, de dessins, et ce matériel collecté fournit une bonne part de la richesse de l'ouvrage. Voulant nous faire vivre de l'intérieur le développement du hockey à Québec, Durand a opté pour une approche chronologique, où chaque saison est traitée comme une petite histoire à décrire, à commenter, à rendre par des statistiques. Ce choix est un peu lassant à la longue, parce que la plume n'est pas toujours vive et captivante. Mais l'intérêt demeure tout au long de la lecture, parce que la recherche est impressionnante, les statistiques clairement présentées, les trouvailles nombreuses et les apartés, sur des joueurs, des dirigeants et des propriétaires, pertinents. D'ailleurs, les encadrés plus historiques ont été rédigés par Jean Provencher et nous font revivre la ville par des lieux précis, comme les patinoires. Dans l'ouvrage, non seulement l'équipe de Québec, qui tardivement recevra le nom de Bulldogs (ce qui remet un peu en cause le sous-titre du livre), est-elle présentée, avec ses vedettes (Joe Malone, Tommy Smith, A. E. Swift, Joe Hall, Paddy Moran), ses problèmes internes, ses innovations (filet pour les buts, six joueurs sur la glace, etc.), ses triomphes (deux coupes Stanley), mais la dynamique sociale, culturelle, économique qui entoure le hockey à l'époque est bien mise de l'avant, ce qui aide à comprendre la diversité culturelle de ce sport dans la ville à la fin du XIX^e siècle et au début du suivant, tout en élaborant le contexte qui explique le parcours ultérieur des Nordiques et les luttes actuelles pour obtenir une équipe et un amphithéâtre.

Michel Nareau

Marc Durand (avec la collaboration de Jean Provencher)

LA COUPE À QUÉBEC

LES BULLDOGS ET LA NAISSANCE DU HOCKEY

Sylvain Harvey et Commission de la capitale nationale du Québec, Québec, 2012, 159 p. ; 29,95 \$

Dans les pays développés, la « croissance fatigue » : nous avons toute la nourriture, tous les gadgets dont nous avons besoin. Dans les pays en développement, le dilemme est de satisfaire une population qui cherche le confort occidental sans dépouiller les ressources de la planète, notamment celles en énergie, qui coûtent de plus en plus cher : « Vouloir maintenir les conditions de la croissance signifie un coût écologique croissant ». Bref, la « pause » que connaît l'Occident depuis la crise financière devrait, pour notre bien à tous, s'étendre aux pays émergents. Car le niveau de richesse occidental répandu à tous les pays du monde est « écologiquement inenvisageable », dit l'auteur.

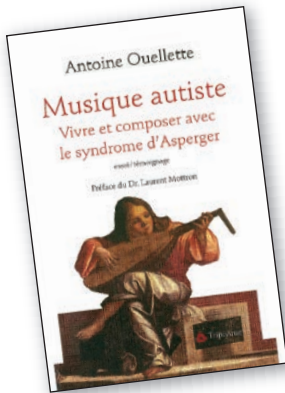
Nous avons dès lors deux scénarios devant nous : soit nous poursuivons notre croissance matérielle jusqu'à plus soif, soit nous acceptons de limiter notre croissance. « [...] plutôt que de dépenser tant d'efforts à découvrir de nouvelles ressources, la priorité devrait être d'apprendre à en consommer le moins possible. » Il faut donc changer notre conception qui associe progrès humain à progrès matériel, bref « organiser la sobriété », un processus qui ne se fera pas sans heurts, notamment sur le plan politique, tant le niveau de vie des pays riches fait rêver les autres peuples.

Mais comment arriver à ce nouveau modèle ? L'auteur propose trois solutions : maîtriser le système financier,

pour le réaligner vers l'intérêt général ; réduire les inégalités, notamment au sein des pays, car elles s'accroissent plus qu'entre les pays ; et écologiser l'économie, par une réduction majeure de notre consommation d'énergie, et une société davantage axée sur l'éducation, la santé, la culture. En somme, inventer une économie qui s'adresse à l'être humain dans « la plénitude de ses possibilités de réalisation ».

Le propos de Hervé Kempf apparaît certes un peu utopique, mais il n'est certainement pas impertinent. Disons qu'il est probablement encore trop avant-gardiste.

Yvan Cliche



Antoine Ouellette
MUSIQUE AUTISTE

VIVRE ET COMPOSER

AVEC LE SYNDROME D'ASPERGER

Triptyque, Montréal, 2011, 304 p. ; 25 \$

Voici (enfin !) un livre positif sur l'autisme, écrit de l'intérieur, sans apitoiement, et porteur d'un authentique message d'espoir. Si on ne peut pas espérer guérir de ce syndrome méconnu, souvent caractérisé par l'incommunicabilité, on peut néanmoins apprendre à « vivre avec » ses inconvénients et à apprivoiser sa différence. Antoine Ouellette, musicien et par ailleurs atteint du syndrome d'Asperger, a écrit *Musique autiste* afin de témoigner de sa double expérience de compositeur et d'enseignant à l'Université du Québec à Montréal, en dépit de son autisme. Comme il l'explique, les symptômes de l'autisme sont difficiles à détecter ; c'est seulement à 47 ans qu'il a reçu son diagnostic.

Dans la première moitié du livre, l'auteur décrit son quotidien et nous fait comprendre « sa différence », comme il le dit si justement, et ses rapports parfois difficiles avec son entourage, sa difficulté à freiner sa spontanéité, sa trop grande franchise, sa grande pudeur, et toutes les caractéristiques inhérentes à sa condition d'Asperger. Il n'hésite pas à se qualifier de « fou », empruntant ainsi le vocabulaire des autres à propos de la maladie men-

Jean Garon ou l'incarnation de l'authenticité

S'il fallait s'en tenir aux comptes-rendus faits par les journalistes de tous les médias, il serait inutile de lire *Pour tout vous dire*, cette autobiographie de Jean Garon, préfacée par Jacques Parizeau.

Tout en effet a été rapporté des épisodes notables aussi bien que banals de la vie, de l'action et des idées de cet ex-ministre des gouvernements Lévesque et Parizeau, et ex-maire de Lévis, avant, pendant et après son long et imposant parcours politique.

Sauf l'essentiel, s'il est vrai comme l'affirme Jean-Paul Sartre qu'« un homme est toujours au-delà de ce qu'il fait ».

Or, Jean Garon est la parfaite illustration de cette affirmation du philosophe.

Si bien qu'en même temps que je rappellerai, compte-rendu oblige, les faits et les prises de position les plus signifiants de la vie privée et publique de Jean Garon, je m'aventurerai dans la mise en lumière de la haute stature de l'homme qui repose tout entière sur l'authenticité de ses engagements dans l'ordre de la pensée aussi bien que de l'action, tous parfaitement intégrés dans sa vision complexe de la nécessité de ses choix.

Les pages consacrées à sa vie privée sont peu nombreuses et se rapportent presque toutes à son enfance et à son adolescence, passées dans une famille unie par le partage des mêmes traditionnelles valeurs sociales et culturelles canadiennes-françaises de la première moitié du XX^e siècle. Il faut pourtant retenir l'admiration que Jean Garon a pour son père, un homme audacieux et progressiste, dont l'influence a été déterminante sur lui. Il dit lui devoir son option du nécessaire partage de la richesse et son sens de l'importance du rôle de l'État social-démocrate dans le développement équitable de la société.

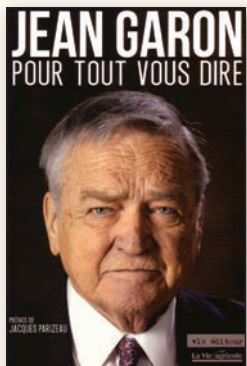
Moins nombreuses encore et plus éparées sont les pages consacrées à ses relations avec son épouse, Judith Schlimgen, une Américaine d'origine allemande, mais il sait en faire ressortir la profondeur et la beauté et leur apport essentiel au bonheur de sa vie privée et à l'aplomb de son activité politique.

Le propos central du livre tient toutefois dans le récit et l'autoappréciation de l'action politique de son auteur. Action conçue et décrite avec justesse comme un militantisme, soutenue par l'objectif constant de contribuer à l'avènement de l'indépendance du Québec. Activité militante amorcée par son adhésion au Rassemblement pour l'indépendance nationale dès le début des années 1960, poursuivie dans celle du Parti québécois dont il a été un des fondateurs, déployée au ministère de l'Agriculture dont il fut le remarquable et inoubliable ministre de 1976 à 1985. René Lévesque l'y nomma dès le lendemain de son arrivée au pouvoir. Cet intellectuel d'envergure, professeur d'économie à l'Université Laval, n'ayant jamais vécu ni travaillé sur une terre, fut d'abord étonné par cette nomination, bien qu'il reconnût avec monsieur Lévesque que tout l'y prédestinait : sa formation d'économiste, ses années de militantisme dans le Québec des régions, ses expériences dans l'entreprise privée, notamment à Ciment Québec, sa rare capacité d'écoute des

persévérance et leur capacité d'écoute. Il commence ainsi son livre autobiographique : « [...] je viens d'apprendre que je suis *fou* ». Pourtant, son ouvrage est d'une grande cohérence et empreint d'enthousiasme. Énumérant des particularités générales des autistes, l'auteur note leur franchise, leur loyauté, leur

persévérance et leur capacité d'écoute.

Antoine Ouellette commente ensuite son travail de compositeur et évoque brièvement sa thèse de doctorat sur la musique. Son rapport à la lecture est aussi intéressant : il se souvient d'avoir appris à lire non pas dans des ouvrages



gens, son aptitude à évaluer rigoureusement les situations et à décider. Il fut à la hauteur des attentes de son chef. Les nombreuses lois adoptées par son ministère, qui toutes ont modifié avantageusement l'activité agricole et celle des pêches et de l'alimentation en sont la preuve incontestable.

Comme il honora le choix de Jacques Parizeau qui le nomma ministre de l'Éducation, en 1994. Comme il se dévoua corps et âme dans les campagnes référendaires de 1980 et 1995. Toute cette activité accomplie sans jamais négliger son travail et son rôle de député qu'il a toujours considéré comme primordial.

Souligner la largeur de vue de Jean Garon, ses qualités de travailleur acharné, ses débats soutenus avec autant de modération que de passion, ses combats menés avec autant de ruse que de droiture, ses réalisations durables, toutes motivées par un sens aigu de son devoir de servir l'intérêt public, son inébranlable conviction de la nécessité de l'indépendance, sa critique du manque d'audace de ses compatriotes, de leur peur de s'assumer comme peuple libre et souverain, est encore n'avoir rien dit de la complexité de la pensée et de l'action de l'homme politique le plus authentique de notre histoire récente. Authenticité qui tient à sa parole pleine, sûre d'être conforme à l'action accomplie, qui tient dans ses engagements qui ne s'écartent jamais des promesses faites, qui tient dans sa relation d'adhésion, voire d'adhérence aux tours et détours de la longue marche de sa nation vers l'indépendance.

Ce qui n'empêche d'aucune manière l'erreur. À mes yeux, c'en fut une, magistrale, pour Jean Garon de substituer la proposition de souveraineté-association au projet d'indépendance. Il ne la reconnaît pas, ne serait-ce que par conscience qu'on ne refait pas l'histoire. Dans sa conclusion, il revient toutefois à l'essentiel, en faisant un vibrant appel au retour du militantisme.

Ce n'est pas une œuvre littéraire, mais cette autobiographie écrite dans une langue impeccable et avec le style enlevant de l'homme est d'une lecture agréable. Il faut cependant lire *Pour tout vous dire* pour découvrir dans toute sa complexité et son étendue la valeur ajoutée qu'apporte à la politique l'action authentique d'un homme authentique.

Andrée Ferretti

Jean Garon

avec la collaboration de Simon Bégin

POUR TOUT VOUS DIRE

PRÉFACE DE JACQUES PARIZEAU

VLB, Montréal, 2013, 531 p. ; 29,95 \$

pour enfants, mais dans les encyclopédies de ses parents. Plus loin, il évoque comment le fait d'être autiste peut comporter des avantages pour un créateur ; ainsi, sa tendance obsessionnelle, qui s'accompagne parfois de comportements répétitifs (comme la palilalie), lui facilite certains appren-

tissages. Cette dimension se reflète aussi dans ses goûts musicaux et dans son admiration pour les œuvres de Steve Reich, souvent décrites comme répétitives. Dans une formule élégante et appropriée, Antoine Ouellette décrit sa propre création instrumentale comme « un art brut

musical ». Ouvrage unique et touchant, *Musique autiste* a été finaliste au prix Hubert-Reeves pour la valorisation d'ouvrages scientifiques « grand public » en 2012.

Yves Laberge

J.-Claude St-Onge

TOUS FOUS ?

L'INFLUENCE DE L'INDUSTRIE

PHARMACEUTIQUE SUR LA PSYCHIATRIE

Écosociété, Montréal, 2013, 312 p. ; 25 \$

J.-Claude St-Onge est professeur de philosophie à la retraite et docteur en socio-économie. Il a déjà publié quelques essais, dont *L'envers de la pilule*, pour lequel l'Association des groupes d'intervention en défense des droits en santé mentale du Québec lui a attribué le prix Orange.

Dans *Tous fous ?* il s'insurge à nouveau contre les dérives de l'industrie pharmaceutique, en particulier en ce qui concerne la médication à outrance des troubles psychiatriques et de la détresse psychologique. Selon les défenseurs de la biopsychiatrie, les problèmes psychiatriques découlent d'un déséquilibre chimique dans le cerveau. D'où la nécessité invoquée d'utiliser diverses substances afin de corriger ce déséquilibre. Les entreprises multinationales qui fabriquent et mettent en marché ces substances, sous forme de pilules, engrangent des bénéfices gigantesques. Alors, n'est-il pas risqué qu'on en vienne à faire passer les intérêts de ces sociétés aux pouvoirs démesurés avant celui des patients ? C'est, essentiellement, la question que pose l'auteur. Et sa réponse n'est pas très flatteuse envers l'industrie. Il dénonce des pratiques qui laissent croire que les intérêts des malades ne sont pas toujours privilégiés. Il affirme notamment que la médecine, sous la pression des sociétés pharmaceutiques, confond trop facilement les réactions normales au stress avec la maladie mentale. Ainsi, une personne qui vit un deuil, un divorce, un changement de carrière n'a pas nécessairement besoin de médicaments, antidépresseurs ou



anxiolytiques, pour l'aider à traverser cette période difficile, mais normale.

L'auteur critique également le processus d'approbation des médicaments par les agences sanitaires, qui « souffre de lacunes majeures ». À cela, il faut ajouter le fait que ce sont les compagnies pharmaceutiques elles-mêmes qui sont responsables de mener les tests d'efficacité de leurs produits et qui choisissent quels seront les résultats publiés, ou ignorés. Quand on sait les sommes en jeu, comment ne pas s'interroger ?

En somme, J.-Claude St-Onge remet en question avec beaucoup de perspicacité la médication de plus en plus grande de la détresse psychologique. Il souligne les coûts humains et économiques (en ce qui concerne les finances publiques, par exemple) que ces pratiques peuvent engendrer.

Gaétan Bélanger

Claire Varin
UN PRINCE INCOGNITO
ROGER VARIN

Fides, Montréal, 2012, 305 p. ; 34,95 \$

« J'écrirai ton livre, mais ce sera le mien. » Cette phrase de Claire Varin au début de l'ouvrage donne d'emblée le ton de ce récit biographique qui porte sur son père, Roger Varin, né en 1917, mort en 2007. Elle s'adresse à lui, lui expose son parcours, tout en formulant ses propres vues sur celui-ci. En résulte un aller-retour

constant entre le « tu » et le « je », un long dialogue entre cet « homme d'actions et d'idées [...] engagé dans son siècle » que les faits, les écrits dessinent peu à peu, et elle, l'écrivaine, sa fille, qui les commente sans se trahir. Claire Varin a l'art d'approcher les êtres réels ou fictifs qui se voilent de mystère. Elle sait en lever les couches et révéler ce qui les rend si émouvants. Pensons à Clarice Lispector dans *Rencontres brésiliennes* (1987, 2007) ou à Malcolm Wendell Walker dans *La mort de Peter Pan* (2009). Elle trace ici un nouveau portrait avec la même habileté, la même ferveur, la même qualité d'écriture.

Roger Varin, « artisan de théâtre et animateur incendiaire », mû par la vigueur de la jeunesse et de sa foi en Dieu, a réalisé une infinité de projets culturels entre 1936 et 1956 notamment. L'ardeur combinée au talent en a fait un initiateur. « Tu aimais te tenir en toute naissance, en tout commencement. » Il a déployé une énergie considérable pour que surgissent art, joie et beauté. Il a cofondé les Compagnons de saint Laurent. Il a conçu d'in vraisemblables jeux scéniques en plein air. Il a entraîné les Jeunesse étudiante chrétienne, Jeunesse ouvrière chrétienne et Jeunesse agricole catholique dans des projets multiformes et développé l'Ordre de Bon Temps. On lui doit d'innombrables textes. Il a été Poum, le clown de *Samedi-jeunesse* à Radio-Canada. Il a fait bien

davantage, souvent aidé de son épouse, Jacqueline Rathé. La biographe de ce chevalier à « l'indécrottable idéalisme » interroge parfois ses gestes ou encore les explique avec cette compréhension que la proximité familiale permet. Elle se fait presque l'écho du lecteur étourdi par la démesure occasionnelle du preux.

« Et ces lumières que tu as contribué à allumer... » Claire Varin nous les fait découvrir par le menu. Heureusement, sinon l'apport de Roger Varin à l'enrichissement culturel de ses concitoyens demeurerait inconnu pour qui ne l'a pas côtoyé. Cet allumeur des esprits a opté pour l'anonymat. Reste que ce « prince incognito » a nettement contribué au mouvement d'ouverture qui a mené au « grand bond en avant » de la société québécoise dans les années 1960. Sa détermination et sa créativité se comparent à celles des étudiants du printemps érable. Elles nourrissent cette biographie approfondie, instructive, dont la nécessité est évidente pour la mémoire collective.

Hélène Lépine

Marie-Monique Robin
LES MOISSONS DU FUTUR
COMMENT L'AGROÉCOLOGIE
PEUT NOURRIR LE MONDE

Stanké, Montréal, 2013,
312 p. ; 24,95 \$

Marie-Monique Robin est journaliste, réalisatrice et auteure. Elle est bien connue pour avoir tourné de nombreux documentaires traitant des défis alimentaires auxquels l'humanité fait face aujourd'hui. Elle a également publié plusieurs ouvrages sur le même thème, dont *Le monde selon Monsanto* et *Notre poison quotidien*. Cette fois-ci, elle s'inscrit en faux contre la prétention de ceux qui affirment qu'il n'y a pas de solutions de rechange à l'agriculture chimique et industrielle pour nourrir la population mondiale. Elle explique ce qu'est l'agroécologie et en quoi elle constitue une solution pour faire reculer la faim et la pauvreté, un des principaux défis que l'humanité a à relever au XXI^e siècle.

Pour un instant

Principalement entre 1973 et 1979, Serge Fiori a été l'âme du groupe Harmonium, avec Michel Normandeau et Louis Valois. *Fiori, S'enlever du chemin* permet de répondre à la question suivante : « Pourquoi ce génie est-il resté dans l'ombre durant presque toute la deuxième moitié de sa vie sans jamais retourner sur la scène ? »

Cette biographie remarquablement bien documentée fourmille de détails : ce que Fiori lisait, les disques qu'il écoutait en boucle (par exemple, *Soleil* de Jean-Pierre Ferland), les films qu'il a aimés, ses fréquentations, ses passions, les lieux où il a habité depuis son enfance. Chacune des rencontres de Fiori avec les grands musiciens qu'il admire est ici relatée, parfois sur un ton cocasse, comme celles avec James Taylor, les groupes Genesis et Supertramp. Ailleurs, on décrit avec précision comment Fiori était perçu par ses admiratrices au moment de la sortie de « Comme un sage » : « Elles le voient comme un être asexué, une lumière porteuse de quelque message divin ». Mais le chanteur est agacé par cette perception, cette image divinisée ; il vit mal la célébrité, ou plutôt le culte qu'on lui voue. La biographe raconte que certaines admiratrices campaient sur son terrain et attendaient chaque jour une déclaration !

Le groupe se produit au Canada, en Californie, en Europe, et une aventure internationale est à portée de main. Cependant, Fiori se sent serré au sein de ce qui est devenu une grosse machine coûteuse qui ne peut s'arrêter sans faire faillite. La (trop) grande sensibilité de Serge Fiori lui aura permis de créer des chefs-d'œuvre, mais elle aura aussi été sa pire ennemie.

Première biographie (il était temps !) à être consacrée à ce musicien surdoué, *Serge Fiori, S'enlever du chemin* nous replonge dans une époque révolue, faite d'utopies et de rêves brisés ou inachevés, comme ce supergroupe Fiori-Séguin-Rivard qui aurait peut-être pu devenir au Québec quelque chose d'aussi grand que Crosby, Stills & Nash. Avec une passion contagieuse, Louise Thériault fait revivre « pour un instant » cette période mémorable avec sa quête de spiritualité, le culte de la nature, une surabondance de musique, et tout ce qui a été produit depuis la fin d'Harmonium. Quelques imprécisions auraient pu être évitées : par exemple, la chanson « Le vent du fleuve » de Michel Rivard ne figure pas sur son premier album solo mais bien sur le quatrième disque du groupe Beau Dommage, *Passagers*.

Immense musicien, capable de chanter aussi bien en français qu'en anglais, Serge Fiori méritait d'avoir la carrière d'un Peter Gabriel, d'un Neil Young ou d'un Roger Waters. Il en avait indéniablement le talent. Mais tout n'est pas perdu... Un nouveau disque du chanteur est annoncé pour la fin de 2013.

Yves Laberge



Louise Thériault

SERGE FIORI

S'ENLEVER DU CHEMIN

CRAM, Montréal, 2013, 388 p. ; 29,95 \$

Dans ce nouvel essai, Marie-Monique Robin a choisi de présenter des initiatives de pratiques agroécologiques réalisées dans neuf pays : Mexique, États-Unis, Kenya, Malawi, Sénégal, Allemagne, France, Inde, Japon. Chaque fois, elle fait découvrir des histoires de petits producteurs agricoles qui réussissent à cultiver des aliments sains, en quantité concurrentielle et dans le respect de l'environnement.

L'auteure en vient donc à la conclusion que les solutions de rechange au modèle agro-industriel existent. « Oui, on peut nourrir le monde, si on pratique une agri-

culture biologique à hauteur d'homme [...] À condition [...] que l'on donne les moyens aux paysans et aux scientifiques de travailler ensemble, pour que le spectre de la faim [...] ne soit plus qu'un mauvais souvenir. À condition enfin que l'on revoie de fond en comble le système de distribution des aliments, en l'arrachant des mains des multinationales et des spéculateurs. »

En effet, un des problèmes qui contribuent à affamer les plus vulnérables est que les aliments sont, dans l'économie mondiale actuelle, une marchandise comme les autres. Une marchandise sur laquelle

on peut spéculer et réaliser des profits considérables, ce qui fait hausser les prix et rend certains aliments essentiels trop chers pour les plus pauvres.

Les moissons du futur est un ouvrage passionnant et encourageant sur l'agriculture, l'alimentation, la faim dans le monde et l'environnement.

Gaétan Bélanger